

Dominique SCARFONE

Témoigner d'une revue...

*C*e texte m'a été inspiré par une discussion qui s'est tenue au sein du Comité de rédaction de *TRANS*, lors d'une de ses dernières réunions officielles, à l'automne 1998. Y prenaient part mes collègues habituels : Allannah Furlong, Martin Gauthier, Isabelle Lasvergnas, Jacques Mauger et Lise Monette. Il y avait alors déjà quelques mois que le groupe avait décidé de mettre un terme à la parution de la revue et la discussion que nous tenions entre nous était d'abord à usage interne. Mais, s'agissant d'un retour sur un projet qui, au-delà de nous-mêmes, avait toujours inclus, par définition, l'ensemble de nos lecteurs, nous avons pensé qu'il ne serait que juste de les mettre un tant soit peu dans... l'après-coup.



Lettre adressée aux membres du Comité de rédaction de TRANS

Chers collègues et amis,

Merci d'avoir accepté d'assumer la tâche, laborieuse autant qu'exaltante, de produire une revue de psychanalyse. Je vous dirai tout de suite un mot sur le nom de cette revue. Je lui imagine un nom qui ne renverrait à rien de directement figurable, un mot qui n'en est pas un, un préfixe peut-être, une racine de mot, dont l'usage laisserait la place à un possible malentendu, mais qui, par le fait même, donnerait lieu à une longue série de déplacements susceptibles de faire apparaître quelque chose de distinctif à propos de la psychanalyse. Un nom qui ferait obstacle à l'entendu d'avance, au « bien-entendu », qui empêcherait qu'on se fasse de la revue une image convenue. Je me demande même s'il convient d'indiquer sur la couverture qu'il s'agit d'une revue de psychanalyse. L'idéal serait que chaque lecteur choisisse la revue pour son contenu, non pour son étiquette. De toute façon, comment garantir qu'il s'agira bel et bien d'une revue « de psychanalyse » ? Vous savez comme moi qu'en cette matière, l'intention compte assez peu. Qu'on ne fait pas de la psychanalyse quand on veut et comme on veut, en séance comme sur papier. Qu'il y faut certaines conditions et qu'elles ne dépendent pas toutes du bon vouloir de qui se dit analyste ou est reconnu tel par ses pairs.

C'est un des aspects troublants de notre discipline que d'avoir pour certitude, si l'on peut dire, cette incertitude, et de devoir par conséquent assumer la condition modeste d'*analystes potentiels*. Je vous ferai grâce de citations, mais vous vous souviendrez qu'il a été écrit fort justement que dans son offre d'analyse, l'analyste fait aussi une demande, celle d'être confirmé analyste par son analysant. Cette offre-demande, il

s'agit pour nous, avec la revue, de l'étendre à l'écriture psychanalytique. Nous voulons offrir un espace où de l'écrit psychanalytique puisse advenir, mais cet espace ne pourra être une revue « de » psychanalyse que si des auteurs, mais aussi, et peut-être surtout, des lecteurs la font telle.

Comment pourrions-nous atteindre cet objectif ? Je l'ignore. Bien sûr, par un raccourci de la pensée et de la parole, on dira, nous dirons tous : « Voici une revue de psychanalyse », et nous conviendrons qu'en effet, c'est de psychanalyse qu'il s'agit. Nos références, notre terminologie, nos concepts, tout cela parlera d'une certaine idée de la psychanalyse, même si nous savons qu'il y a plusieurs « idées de la psychanalyse » et qu'elles s'accordent parfois fort mal entre elles. Toute la question est de savoir comment, sans jamais nous refermer autour d'une conception exclusive, nous pourrions favoriser quelque chose qui serait le mouvement distinctif de la psychanalyse, reconnaissable à travers ses nombreux avatars, ses différents idiomes. Mais peut-être est-il prématuré de vouloir trouver dès le début la manière appropriée, alors qu'il s'agira peut-être de savoir accueillir quelque chose d'imprévu. Peut-être ne pourrions-nous prétendre, tout au plus, qu'à un certain style assez identifiable, à une manière qui sera attribuable après coup à cette revue. Ce serait déjà beau, non parce que nous aurions ainsi « fait école », mais parce que nous aurions fait émerger quelque chose dont nous ignorions au départ la forme et l'origine. Cette manière serait ensuite à interroger, pour voir ce qu'elle dit de nous, bien sûr, et, au-delà de nous, ce qu'elle dit de la psychanalyse qui se fait ici. La revue ne représenterait certes pas toute la psychanalyse québécoise francophone, mais du seul fait de s'offrir comme espace d'écriture et de lecture, elle représenterait certainement un trait significatif, une saillie, une incidence de la psychanalyse repérable dans notre paysage.

Ce qui n'est pas du tout évident, c'est comment sera accueillie la revue. Nous nous sommes entendus sur un fait, c'est que cette

revue n'appartiendra pas à une institution psychanalytique. On peut déjà objecter que le groupe qui produira la revue sera, qu'on le veuille ou non, une nouvelle institution. Et c'est vrai. À cela il n'y a pas de remède. On le sait déjà avec l'instauration du cadre analytique : pour qu'un travail soit possible, il nous faut toujours tracer un cercle, ériger une enceinte, qui, en incluant certains éléments en exclut nécessairement d'autres. Vue du dehors, la revue sera donc perçue comme s'arrogeant un pouvoir, celui de décider de ce qui sera publié dans ses pages. En s'offrant comme producteur de cette revue, notre groupe demandera donc du même coup à être reconnu comme ayant un certain droit de regard. Comment faire autrement ? Le seul avantage, mais il est fondamental, c'est que l'institution que nous mettrons en place sera dédiée à la seule écriture psychanalytique et ne devrait donc pas subir les effets d'autres enjeux institutionnels, ce qui serait inévitablement le cas si la revue appartenait à une société psychanalytique, quelle qu'elle soit.

Vous le savez, il y a plusieurs façons de transiger avec la responsabilité que nous nous apprêtons à assumer. Les revues scientifiques, du moins quand elles sont sérieuses, se dotent de comités de lecture, de comités de pairs, d'arbitres qui jugent à l'aveugle les textes soumis pour publication. Nous pourrions, nous devrions sans doute, adopter un tel système, tout en l'adaptant à notre projet. L'avantage qu'il présente est d'interposer une distance entre les auteurs et nous, par cette lecture tierce qui, dans le meilleur des cas, interroge notre désir de publier ou non certains textes, tout autant qu'elle questionne les textes eux-mêmes. Mais cette manière de faire comporte un paradoxe qui mène tout droit à certaines questions concernant la nature même de la psychanalyse.

C'est que, observées rigoureusement, ces règles d'évaluation d'un article finissent par faire du comité de rédaction, en caricaturant à peine, une simple courroie de transmission entre les auteurs potentiels et les « grands lecteurs » — j'emploie

l'expression comme analogue des « grands électeurs » féodaux. Une revue scientifique ou technique bénéficie grandement d'un tel système : à l'objectivité et à l'anonymat de la méthode scientifique correspond une relative objectivité dans l'appréciation anonyme de la valeur des articles — mais on sait que même dans les sciences dites exactes ce n'est là qu'un idéal jamais atteint en réalité. Mais une revue de psychanalyse peut-elle prétendre à une telle objectivité, même approximative ? Compte tenu de la multiplicité des concepts, des modèles, des théories qui ont cours dans les milieux psychanalytiques, et en l'absence de critères de validation externe de ces théories, n'est-il pas inévitable que tout évaluateur d'un texte, à moins de se borner à n'en juger que la forme, le lira en fonction de ses préférences, filiations et affiliations théoriques ? Ce lecteur attitré pourra certes prétendre qu'il sait faire la différence entre la structuration interne d'une argumentation et l'accord ou le désaccord personnel que le contenu suscite en lui. Il n'en reste pas moins qu'il devra se poser en fin de compte la question : « Ce texte est-il un travail de psychanalyse ? » Tout le problème est alors de savoir comment, par quels critères il établira sa réponse. Plus encore, il s'agira de pouvoir établir si ce texte représente un intérêt pour *cette* revue de psychanalyse. Or, il va de soi que le choix même des lecteurs externes aura été fait par le comité de rédaction et que, par conséquent, même avec la distance qu'un tel recours introduit, quelque chose d'une plus ou moins vague « communauté de pensée » s'établit autour du noyau de la Rédaction. Celle-ci aura d'ailleurs le dernier mot quant à la publication d'un texte, quel que soit l'avis des lecteurs externes. Le dilemme est donc le suivant : comment, en produisant une revue de psychanalyse, ne pas tendre à une certaine homogénéité, à une reproduction du même, tout en évitant de produire une revue « neutre », impersonnelle et finalement sans « âme », où rien d'un projet collectif de psychanalyse ne transparaît ?

Je crois qu'il n'y a pas de solution satisfaisante à ce problème. Il faudra prendre nos responsabilités, assumer nos choix, être conscients de ce que, tout en essayant de susciter une écriture originale, nous aurons néanmoins infléchi le contenu en fonction de ce qui sera notre propre style collectif. Ce qui ne fait que reporter le problème un cran au-dessus, soit : l'établissement d'un tel style collectif est-il possible, et de quoi serait-il fait ? Je pense soudain que la non-reproduction du même pourrait en fait dépendre d'un facteur essentiel, interne au groupe, soit la capacité que nous aurons de préserver entre nous la différence, de maintenir au plus vif les débats au sein de la Rédaction, de discuter (du latin *disputare*) sans craindre la dissolution du groupe lui-même. Il s'agit, en définitive, de savoir si, comme collectif produisant une revue, nous saurons tolérer entre nous une certaine discorde, celle qui surgit de nos inconscients tout autant que de nos narcissismes respectifs. On souhaitera, bien sûr, que le narcissisme soit, chez chacun de nous, suffisamment assuré pour que l'élément discordant, l'étranger, puisse vraiment trouver un lieu où se manifester sans, à tout moment, nous plonger dans une crise existentielle. Cela signifie donc que nous ne tendrons pas à l'harmonie à tout prix, à l'unanimité permanente, sans toutefois souhaiter nous retrouver constamment au bord de la rupture.

Tout dépendra donc d'où nous placerons notre idéal commun : se situera-t-il au sein du groupe et de sa cohésion, de son aspect protecteur face à un « dehors » où sera projeté le « mauvais », ou bien au plan d'une fonction qui cherche justement à garder ouverte l'enceinte, à ne pas boucler parfaitement la circonférence de notre cercle ? Cette dernière option est évidemment celle que je nous souhaite, non sans penser qu'elle est la plus exigeante, la plus risquée quant à la longévité de la revue. Si nous parvenons à maintenir un tel mode de fonctionnement, il me semble que nous aurons alors tiré le meilleur parti possible face aux problèmes de fond que je

soulevais plus haut : nous ne prétendrons pas à une impossible neutralité éditoriale, à une utopique objectivité, mais nous ne nous replierons pas frileusement sur une conception unanimiste de ce qu'est un texte de psychanalyse digne de publication. Nous serons conscients d'opérer des choix qui à d'autres apparaîtront discutables et nous en assumerons les conséquences prévisibles, c'est-à-dire que quand on trace un cercle fondateur, un mur d'enceinte, on fait nécessairement violence à l'autre et il faut donc s'attendre à des répercussions — et tolérer celles-ci. On pourra certes idéaliser notre projet, mais difficilement aimer le groupe qui se sera arrogé ce pouvoir d'inviter à publier et d'éventuellement refuser un texte ou en exiger un remaniement majeur.



L'invitation à laquelle vous avez répondu est donc lourde de questions difficiles, questions que je vous propose d'ailleurs de reprendre dans ce qui pourrait être l'argument, le fil conducteur d'un premier numéro. Cela pourrait s'intituler :

Une revue de psychanalyse, à quelles conditions ?

et nous pourrions élaborer collectivement cet argument autour des axes suivants :

I- Étant donné la nature de la pratique et de la théorisation psychanalytiques et compte tenu de la prolifération des théories et des écoles de pensée dans le monde de la psychanalyse, quel rôle doit ou peut jouer une revue de psychanalyse ? Une revue de

psychanalyse doit-elle être une vitrine où *sont exposés* — de manière plus ou moins statique — des textes bien ficelés, ou bien une salle de discussion où *s'entrechoquent* des idées, qu'elles soient bien établies ou encore en voie de maturation ? Y a-t-il une voie médiane entre ces deux pôles ?

II- Une revue de psychanalyse peut-elle s'autoriser à exister sans du même coup ajouter au babélisme psychanalytique existant ? Comment, d'ailleurs, concilier la *coexistence* de nombreux discours psychanalytiques parallèles avec la nécessaire *consistance* d'une position et d'une pratique psychanalytique ? Une épithète commune laisse-t-elle supposer une « métathéorie » commune ? Quelle serait-elle ?

III- Pourquoi écrit-on ? À qui s'adresse un écrit psychanalytique ? L'écriture psychanalytique est-elle un *compte rendu* de la pratique de ses auteurs ou est-elle, en elle-même, une *pratique* analytique qui indique — sur le lieu même de l'écrit — quelque chose de l'expérience de l'inconscient ?

IV- En fonction de la réponse qu'on aura donnée à la question précédente, qu'attendre d'un texte de psychanalyse ? Est-ce avant tout une *expression*, essentiellement marquée par le besoin de *reconnaissance*, ou est-ce un effort de *communication* plutôt tourné vers la mise en commun d'une « *connaissance* » de l'inconscient ? Si l'on répond qu'il y a toujours un mélange des deux, n'y a-t-il pas aussi contradiction entre ces composantes ? Une discussion, un débat psychanalytique sont-ils dès lors possibles, et à quelles conditions ?

Dominique Scarfone
Novembre 1998

